

basse. Le jour est là, intact. Le paysage est seul, sans même la nostalgie d'un corps. Si la marée basse semble accroître la distance entre l'homme et le grand large, elle augmente la terre qu'il peut fouler. La grande baratte de la mer a façonné les menues déclivités du sol. Des colonnes d'air s'élèvent dans le ciel tandis que de maigres courants caressent le sable. Une énorme respiration nous retient dans son silence. Le cadrage rapproché de certaines toiles s'élargit dans d'autres paysages qui portent à un souverain tranchant l'aération dont bénéficie la peinture de Gilles Aillaud. Dans le morcellement et la fragmentation du monde, c'est tout l'être qui reprend corps et s'affermir lorsqu'il nous est donné de respirer ainsi l'espace.

Nous frustrant de paysages, l'exposition a en revanche retenu deux toiles à résonance directement politique, *La Bataille du riz* (1968), écho puissant à la guerre du Vietnam, et *Réalité quotidienne des travailleurs de la mine n° 6* (1971) qui nous rappelle une tragédie oubliée : la catastrophe minière de Fouquières-lès-Lens et le coup de grisou du 4 février 1970 qui tua seize mineurs et en brûla d'autres grièvement.



Au sujet de Gilles Aillaud, il nous importe de signaler le livre admirable que lui consacre le poète Nicolas Pesquès⁸. Tout récemment paru, il s'intitule *Chères images* et ce titre prend un accent d'ironie non préméditée lorsqu'on apprend que les gestionnaires du fonds d'images de Gilles Aillaud n'ont autorisé aucune reproduction de ses œuvres dans cette publication. Le livre souffre-t-il de cet énigmatique et déplorable refus ? Dans un certain sens, il nous a semblé que le texte de Nicolas Pesquès en tirait un surcroît d'éclat, toute l'attention se concentrant sur l'acuité fervente de sa prose, sa clairvoyance subtile et sa hardiesse exploratrice. Le pari formulé par l'auteur dans le préambule est assurément gagné « Et si la lecture doit se passer de la confrontation avec les images, il faudra essayer de fabriquer des phrases à leur hauteur. En se battant exactement avec les mêmes questions et avec la même force ébahie par leurs solutions inattendues, et vers le même désir. En essayant de mettre l'écriture en phase avec le muet pouvoir d'écarquillement et de bonheur que cette peinture prodigue. »

Le regard de Nicolas Pesquès sur la peinture de Gilles Aillaud l'engage à une approche qui n'est pas sans affinités avec le vaste cycle poétique

8. Nicolas Pesquès, *Chères images. Peinture et écriture chez Gilles Aillaud*, L'Atelier contemporain, 2023.

qu'il a entamé en 1980, *La face nord de Juliau*⁹. Inlassablement, comme Cézanne devant la Sainte-Victoire, c'est une colline ardéchoise que Nicolas Pesquès a élue comme motif d'une exploration infinie. « Mais dire une colline », explique-t-il, « compte tenu des phrases qui la façonnent et du corps qui les éprouve, c'est entrer dans la nuit de la langue. Le projet est devenu une aventure. » Dire la peinture de Gilles Aillaud est une aventure aussi, et *Chères images* témoigne à chaque page de l'intensité d'une relation où il s'agit de s'expliquer sans relâche avec les œuvres : « Regarder, scruter ces tableaux. je n'ai jamais cessé, mais regarder pour écrire, c'est changer d'yeux et de focale. [...] Regarder encore. Recommencer. Apercevoir ce que ces tableaux emmagasinent comme flux, l'ensemble des énergies qui s'y rejoignent, s'y soudent, y prennent visage. »

On n'en finira pas de relever dans ce livre des notations d'une pertinence lumineuse. Par exemple sur le geste toujours alerte de Gilles Aillaud. « La rapidité est vitale ; c'est celle de la capture. C'est le coût de la présence. Il y a peu de repentir et la rature est à peu près proscrite. Le poème s'accomplit au présent, dans sa vivacité. Les toiles immenses sont autant d'éclairs sédimentés. » Et dans un registre proche, ailleurs dans le livre « Ce devant quoi Cézanne reculait : l'éphémère, le mouvement, les reflets trop fugitifs, Gilles Aillaud en aura fait son domaine d'élection. L'eau, les oiseaux, les animaux quand parfois ils se mettent à bouger. À la rude et constante réalisation des sensations et de leurs pensées, Gilles aura ajouté la rapidité et la fluidité pour se dégager de la scrutation harassante de Cézanne. » Il y a peut-être chez Gilles Aillaud quelque chose de la leçon de Manet, qui pouvait conjoindre les scrupules du détail et l'instantanéité de l'esquisse. À propos des bêtes et des zoos qui incitèrent naguère un critique stupide à qualifier Aillaud d'« aimable peintre animalier », Nicolas Pesquès remet posément les pendules à l'heure « Des paysages, vides, et souvent, dedans, des animaux. C'est de notre planète qu'il s'agit. Terre peinte comme si on n'y avait jamais touché. Une digue ici, des murs et grilles là, mais pratiquement plus depuis le début des années quatre-vingt. Donc une terre sans nous, comme elle est quand on n'y attend pas. La terre ainsi désirable, mais en peinture, ce qui change quoi au juste ? Cette question étourdit et inquiète. La réponse est peut-être simple : regarder le dehors puis constater combien la peinture a réagi, l'a accueilli, l'a rendu aussi énigmatique que proche, aussi surprenant qu'habituel, et, par le

9. Les dix-huit livres publiés à ce jour ont donné lieu à dix volumes, les premiers aux éditions André Dimanche, les suivants chez Flammarion.

dessaisissement même de sa mise en peinture, l'a retrouvé, comme on ne rencontre finalement les choses que par ce biais — une expression qui s'en éloigne sans mentir, qui s'en détache pour nous les rendre. »

Il y a chez Nicolas Pesquès une félicité du regard et de l'écriture où l'on croit percevoir la basse continue de son livre. Étonnamment, on en vient à penser que c'est cela qui lui tient lieu de méthode. En serait encore témoin ce passage « Gilles Aillaud a sans doute connu la jouissance du pinceau louvoyant en surface, faisant circuler son jaune dans les méandres d'un étourdissement, comme pris dans les filets de la lumière, filet où, sans rien lâcher du réel, il aura inclus la fête du pictural, il aura vécu la liquidité endiablée de la couleur, de toute la peinture quand elle prend feu et, certainement, la suffocation du réel avec le sentiment d'en avoir traversé les boucles et que c'est un bonheur, comme si, à l'extrême de la sensation et dans son affolement, correspondait une sensation au bord de sa perte de contrôle. Il aura noyé tout son corps dans l'intensité pour en répandre les ondes. Un labyrinthe euphorique. »

Jean-Baptiste PARA

Gilles Aillaud. *Animal politique*, Centre Georges Pompidou, du 4 octobre 2023 au 26 février 2024. Commissaire de l'exposition : Didier Ottinger.

NOTES DE LECTURE

POÉSIE

Pierre DHAINAUT, Caroline FRANÇOIS-RUBINO : *L'Art des nuages* (Voix d'encre, 19 €).

L'Art des nuages est un livre de dialogue et d'échanges entre deux artistes, entre deux expressions, entre deux regards ou visions. Ni les poèmes n'ont précédé les encres de ce recueil, ni l'inverse. Une peintre, un poète travaillent ensemble bien qu'à plusieurs centaines de kilomètres de distance, reliés par l'objet de leur attention et parce que le monde est un — « Un seul monde / en ce monde » — et que la fluidité des nuages nous en convainc. Ensuite a lieu la composition, la mise en regard grâce à l'« écoute » des haïkus de Pierre Dhainaut, des encres de Caroline François-Rubino. L'ensemble constitue une suite cohérente et fluide en même temps.

Et comme ce que l'on contemple influe sur notre être, les nuages proposent bientôt à l'observateur et au lecteur un « art » de se tenir au monde, ou plutôt, peut-être, un art de ne pas se tenir si ce verbe induit une position figée — un art de se renouveler en épousant un mouvement perpétuel : « les nuages / se rassemblent, se délient, s'épanouissent, ainsi de suite ».

À contempler les nuages, notre appréhension du réel fatalement se modifie en effet ; les contraires y sont abolis, le silence et la parole ne sont que les faces ou les « côté(s) » d'une même réalité, l'obscurité et la lumière échangent leurs valeurs :

*Obscure, la lumière,
lumineux, l'obscur,
dans les nuages.*

Il n'est pas en particulier d'opposition entre le fait de passer ou de demeurer, entre la durée et la brièveté ; il n'est que changement de « permanence ». La contradiction n'existe plus si on considère la vie en s'inspirant des nuages. Le possible (« peut-être ») est le principe (« la certitude ») car les nuages « disent peut-être / en toute certitude ».

Les nuages apprennent ainsi à se dépandre, d'abord comme écrivain :

*Merci aux nuages,
sur eux l'écriture
a perdu prise.*

Mais c'est à l'homme aussi que les nuages enseignent une forme de dépouillement ; ils révèlent que nous ne bâtissons que pour, non pas détruire, mais dissoudre, « ne pas [...] garder ».